

S'adresser au bureau du journal
de 8 heures du matin à 6 heures du
soir

Rédaction et Administration
URUGUAY 26
(Imprimerie Latine)

UNION FRANÇAISE

PETIT

JOURNAL DU MATIN

Année IV Num. 1096-976

Directeur: J. G. BORON DUBARD

MONTEVIDEO - Vendredi 28 Décembre 1894

	MONTEVIDEO	CAMPAGNE
Un mois	\$ 1,00 or 1,20 or	
Trois	\$ 2,50 or 3,50 or	
Six	\$ 5,00 or 7,00 or	
Un an	\$ 10,00 or 13,50 or	

Numéro du jour... \$ 0,08
ancien... \$ 0,10
Les abonnements partent des 1^{er}
au 15 de chaque mois

La Grande Industrie

AUX ETATS-UNIS

Nous avons essayé, il y a quelques jours, de donner à nos lecteurs une idée de la puissante organisation ouvrière qui, sous le nom de Chéniers du travail, a menacé un moment les Etats-Unis d'une grève générale. Cette grève générale n'a pas éclaté, sans doute, grâce à l'attitude énergique du président Cleveland, mais nous sommes aussi à la croire, grâce au bon sens des syndicats ouvriers qui n'ont pas cru devoir répondre à l'appel du grand-maitre de l'Ordre.

Quoi qu'il en soit, le danger est conjuré, du moins pour le moment, car il est difficile de prévoir comment les choses tourneront dans l'avenir, par suite de la crise de l'argent qui a provoqué elle-même une crise industrielle. L'industrie se trouve, d'ailleurs, aux Etats-Unis dans des conditions particulières, grâce au groupement de capitaux considérables qui oblige l'industriel à faire grand quand même et ne lui permet pas de supporter aussi facilement que chez nous le ralentissement momentané des affaires. Aussi en France voit-on rarement une usine se fermer, si ce n'est pour cause de liquidation définitive; on aime mieux ralentir la production et travailler avec peu ou sans bénéfice, plutôt que de s'arrêter complètement. Aux Etats-Unis, c'est au contraire à ce dernier parti que l'on s'arrête aussitôt que les commandes diminuent, car l'outilage étant colossal, on ne peut limiter la production en deçà d'une certaine limite sans s'exposer à des pertes énormes.

On se fera une idée des conditions de l'exploitation des grandes usines aux Etats-Unis par l'exemple de cette maison Pullman chez laquelle a précédemment éclaté la formidable grève qui a failli englober toutes les compagnies de chemins de fer. D'après M. Max Duchano, en juin 1893, c'est à dire au commencement de l'ère de la stagnation des affaires, les ateliers Pullman employaient encore 5,816 ouvriers, auxquels étaient payés 1,500,000 francs par mois. Les compagnies de chemins de fer, qui avaient commandé des wagons, réajustèrent leurs marchés ou restreignirent leurs demandes et M. Pullman se vit obligé de réduire le personnel de chacun de ses ateliers spéciaux. Aussi, le 1^{er} novembre 1893, n'employait-il plus que 2,000 personnes environ. Jamais, depuis 1881, date de l'installation des ateliers aux environs de Chicago, les ouvriers n'avaient été aussi peu nombreux.

Sans vouloir signaler autrement que pour mention l'année 1886, d'une exceptionnelle prospérité, pendant laquelle les usines comptèrent jusqu'à 9,000 ouvriers, et dont toutefois que le nombre moyen tombait rarement au-dessous de 6,000, c'est à dire environ le triple de celui de novembre 1893.

M. Pullman fut préoccupé du sort désastreux que la nouvelle situation réservait à des gens qui avaient placé depuis de longues années tout leur espoir dans la stabilité du travail qu'il leur procurait. Il voulut s'opposer à ce que les habitants de Pullman-City, parmi lesquels 7 à 800 avaient à payer chaque mois les mensualités des maisons qu'ils avaient achetées à la Compagnie. Il commença par enlever sur les usines concurrentes plusieurs des rares commandes encore sur marché des Etats-Unis, et les événements l'ont amené à donner les preuves des bas prix auxquels il s'est vu obligé de sous-traiter.

Naturellement les salaires furent diminués, cependant on put employer jusqu'en avril 4,200 hommes. Dans les premiers jours de mai il y avait encore 3,100 personnes au travail. Le 7, le comité du Syndicat ouvrier demanda à la direction une augmentation de salaires et réclama une paye égale à celle des six premiers mois de l'année 1893. Le 9, nouvelle discussion suivie d'une visite des directeurs et membres du conseil d'administration à Pullman-Worth, où ils s'achèrèrent de faire comprendre aux ouvriers les raisons qui les empêchaient de leur donner les salaires de mai 1893.

A cette époque, c'est à peine si l'usine avait encore des commandes pour six semaines; les succursales de Detroit venaient d'être fermées et les réparations, qui se font habituellement dans les ateliers, que la Compagnie possède dans cette ville, avaient été commandées à Pullman-City. Ouvriers et patrons ne purent tomber d'accord et, le 20 mai, dans une réunion de nuit, la grève générale des usines fut décidée.

Environ 2500 hommes répondirent à l'ordre du syndicat, tandis que 600 environ continuèrent le travail, sous la protection des policiers de la ville. Mais comme il était impossible de faire quelque chose avec aussi peu de monde, le jour suivant l'usine fut fermée.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, la fermeture d'une usine n'a pas, aux Etats-Unis, la même importance qu'en France; il est donc probable que les grévistes n'auront pas considéré la fermeture des ateliers Pullman comme un événement irréversible devant entraîner la ruine des patrons contre lesquels ils avaient engagé la lutte. C'est cependant une perte considérable pour ceux-ci comme pour ceux-là. On se fera une idée de l'importance de ces pertes

par les chiffres suivants que nous empruntons au «Génie Civil».

Or, les huit dixièmes des dépôts appartiennent aux ouvriers; ce qui peut donner une excellente opinion de la prospérité de leurs affaires.

Au moment de la grève les salaires, payés quotidiennement par l'usine Pullman s'élevaient de 35.000 francs par jour; ils furent réduits à 27.500 francs le lendemain, et les grévistes ont perdu ou ont fait perdre à leurs camarades renvoyés à cause de leur défection plus de 1.500.000 francs depuis le 10 mai dernier. D'autre part, la caisse de dépôts de la banque de Pullman-City renfermait, en juin 1893, 3.050.000 francs. Au mois de mai, elle n'en avait plus que 2.500.000 et au 30 juin 1893, cinquante jours après le commencement de l'arrêt du travail, ses dépôts avaient diminué de 160.000 francs. Or les huit dixièmes des dépôts appartiennent aux ouvriers; ce qui peut donner une excellente opinion de la prospérité de leurs affaires.

Du reste les ouvriers de Pullman-City ne sont pas aussi à plaindre qu'ils paraissent. Ils ont tous touché des salaires de plus de 11 francs par jour, et ces salaires ne sont jamais descendus au-dessous de 9 francs pour quelques-uns d'entre eux, dans les périodes les plus difficiles. C'est un taux très raisonnable si l'on tient compte que l'organisation de Pullman-City y a rendu la vie d'un bon marché exceptionnel.

Depuis que le premier wagon de luxe est sorti des modestes hangars de Detroit, c'est la première fois que les ateliers Pullman se mettent en grève, mais il est probable que l'expérience de ces derniers temps encouragera les ouvriers à attendre désormais plus patiemment la fin des crises industrielles dont ils ressentent forcément le contre-coup.

ADV.

L'invention de Turpin

UNE IDÉE N'EST PAS UNE INVENTION

Nous n'avions pas tout à fait tort lorsque nous reprochions à quelques-uns de nos confrères de tomber dans l'emballement au sujet de la nouvelle découverte de Turpin. On se rappelle leurs protestations indignées contre le parti pris du ministre de la guerre, du gouvernement. Eh bien, à l'heure qu'il est, il faut, bon gré mal gré, se rendre à l'évidence et reconnaître que le chef d'artilleurs du général Mercier n'était pas si plaisant qu'on voulait bien le dire.

La Commission d'examen des inventions intéressant les armées de terre et de mer s'est réunie; elle a mandaté auprès de elle l'inventeur; elle a entendu ses explications avec soin et même avec sympathie. Seulement, voici que, tout bien examiné, la découverte de M. Turpin n'est qu'un simple programme d'expériences fondé sur une idée ingénieuse, mais dont la réussite est ou ne peut plus être aléatoire.

Ce résultat, dit avec raison la «Liberté», ne nous surprend pas; nous l'avions pressenti dès le premier jour. Le patriotisme, égare souvent, et c'est sans doute ce sentiment poussé à l'excès qui a monté la tête de M. Turpin, lui faisant prendre pour un fait ce qui n'est qu'une hypothèse. Il est certain que si on pouvait faire briser un projectile qui, comme la bête féroce, en enlèverait des séries successives, on pourrait, avec un de ces outils de mort, couvrir un espace dont le rayon serait égal à celui de tous les rayons partiels totales, et d'un coup envelopper toute une armée dans un réseau de destructions meurtrières.

Mais cette conception ressemble un peu à celle que formulait Arlequin à la Comédie italienne lorsqu'il disait: «Si tous les hommes étaient un homme, tous les arbres un arbre, et tous les couteaux un couteau, et que ce grand homme et ce grand arbre avec ce grand couteau donnât un grand coup, quelle fente!»

Nous sommes persuadés que c'est sans aucune ironie que la commission invite l'inventeur débouté de ses prétentions un peu hyperboliques, à faire une expérience de son procédé. L'Etat ne saurait entrer dans une dépense jugée à priori sans utilité.

Mais aujourd'hui l'argent n'est pas rare, et il paraît tout à fait improbable qu'entre tous ceux qui sont choristes des inventions dédaignées, on ne réunisse pas la somme nécessaire pour donner à cette idée une valeur expérimentale. L'invention est protégée par le brevet. Ceux dont la demande a été dûment introduite. Ceux dont la demande a été dûment introduite. Ceux dont la demande a été dûment introduite.

Mais libre à l'inventeur, ainsi que la Commission l'y invite, d'établir le plan d'exécution d'un appareil d'essai, dont l'efficacité sera expérimentalement sur l'opportunité de poursuivre ces recherches par les soins du ministère de la guerre. La morale de l'histoire est que le tact et la mesure ne mépriseraient pas en toutes choses et que la presse serait bien de se prémunir contre toute sorte d'entraînement.

L'AFFAIRE DE CHANTAGE

Paris, 22 novembre.

Au sujet de l'affaire de chantage dont parlent tous les journaux, et dans laquelle le directeur du «XXIX Siècle» serait compromis, nous

avons pu nous procurer les renseignements suivants.

Il paraît que M. Portalis est, en fait, le directeur du «XXIX Siècle», appartenant à une plaine de chantage, avait été déposé contre lui, à la suite de la mise en liberté de l'abbé Leclercq, le 11 mai, le commissaire aux délégations judiciaires, se présentant au domicile de M. Portalis où il ne trouvait que Mme Portalis, qui lui dit que son mari était allé passer quelques jours à la campagne. Le commissaire de police se retira, perquisition faite. Hier mercredi, M. Doppler, lancant contre M. Portalis un mandat d'amener, voici les faits qui ont motivé ce mandat.

Au mois de septembre 1892, un Grec, que tous les cercles avaient exécuté, se présenta aux bureaux du «XXIX Siècle», et dans un but de vengeance contre ceux qui l'avaient classé parmi les rédacteurs de ce journal des renseignements sur les agissements touchés des teneurs de cercles. L'incident du Betting Club survenant à la même époque, le «XXIX Siècle» entama une violente campagne contre les cercles et particulièrement contre le cercle Franco-Américain.

Alarmés par ces attaques, quelques personnalités et plusieurs directeurs de cercles lurent au restaurant Bignon une réunion pour discuter les moyens d'arrêter cette campagne.

Moyennant un fonds de publicité de 150.000 fr. versé au «XXIX Siècle» et une somme de 50.000 fr. allouée à M. Portalis, le journal devait se faire. Ces conditions ne furent pas acceptées, seul, le directeur du Franco-Américain, M. Barraud, consentit à s'entendre avec M. Portalis. Aussi le «XXIX Siècle» reprit sa campagne et dirigea particulièrement ses attaques contre le cercle de la Presse et le cercle de l'Espresso.

C'est à cette époque que M. Bloch, directeur de ce dernier cercle eut la visite de M. Clercq qui vint lui proposer un arrangement avec le «XXIX Siècle». N'ayant pu décider M. Bloch sur ce point, il se fit donner un journallement quelques centaines de francs. C'est à la suite des dépositions de M. Bloch qui aurait raconté toute cette affaire à M. Doppler, que celui-ci, sur une triple plainte de chantage contre MM. Portalis, de Clercq et Girard, se serait décidé à agir.

M. Bertrand, le directeur du cercle Franco-Américain, appelé devant le juge, aurait fourni d'autres renseignements.

Paris, 23 novembre.

Le comité général des associations de la Presse française parisienne, Association des journalistes républicains, Association des journalistes parisiens, Association de la presse républicaine départementale, Association de la presse départementale monarchique, Association de la presse départementale plébiscitaire s'est réuni aujourd'hui pour entendre la lecture du rapport de sa commission d'enquête composée de MM. Mézières, G. Jollivet, Edmond Robert, Scheurer-Kestner, sénateur, et Denys Cochin, député (ces deux derniers membres adjoints).

Après approbation du rapport, le comité général a voté à l'unanimité la résolution suivante: «Le comité général des associations de presse, après avoir constaté qu'aucune preuve d'un genre n'a été apportée devant cette commission par ceux qui accusent plusieurs de leurs confrères de s'être livrés à des opérations de chantage à l'égard de M. Allez; après avoir été informé que la justice a reçu au sujet de cette affaire des dépositions qui ne lui appartiennent pas de communiquer à un simple tribunal d'honneur la conviction qu'une action judiciaire pourrait seule faire connaître la vérité.»

M. Raoul Canivert, secrétaire du Syndicat de la presse parisienne, secrétaire général de l'Association des journalistes républicains, vient d'adresser une plainte à M. Le procureur général.

Plusieurs de nos confrères ont annoncé qu'un mandat d'amener avait été lancé contre M. Portalis, directeur du «XXIX Siècle», comme promis dans une affaire de chantage, qui a déjà motivé l'arrestation de M. de Clercq.

Au palais, au cabinet du préfet de police et à la sûreté, il nous a été impossible d'obtenir, à ce sujet, aucun renseignement précis. Le seul point qui paraît acquis, c'est qu'un mandat de comparution a été lancé, lundi, contre M. Portalis.

Le bruit court que ce mandat aurait été transmis, mercredi, en mandat d'amener. M. Portalis est absent de Paris; les uns le disent qu'il est chez lui, on prétend qu'il est en déplacement de chasse dans le Loiret.

Ajoutons que le nom de M. Portalis a disparu, depuis ce matin, de la manchette du journal le «XXIX Siècle».

Le «XXIX Siècle» publiera, demain, la note suivante signée de tous les rédacteurs: «En présence des événements qui viennent de se produire et qui semblent avoir motivé la disparition du directeur politique du «XXIX Siècle», les rédacteurs soussignés inapprouvent et inapprouvent, demeurent complètement étrangers aux faits ayant provoqué ces événements, considèrent comme un devoir, professionnel de continuer leur collaboration au journal pour assurer son existence, sauvegarder les intérêts des tiers et laisser le temps d'établir les responsabilités.»

Paris, 23 novembre.

Il semble se confirmer, ce soir, que l'affaire Portalis de Clercq est à la veille d'entraîner de nouvelles arrestations. On parle de deux, d'autres disent de quatre, directeurs de journaux contre lesquels des mandats de comparution seraient sur le point d'être lancés. Le bruit a même couru dans la soirée qu'ils étaient déjà. On citait des noms. On peut prévoir, cependant, que ce qui se dit tout bas se vérifiera tôt ou tard et que le scandale finira par éclater.

Les singularités de la guerre

PRESENTIMENTS

C'était une des manies de Bonaparte de faire toujours des rapprochements entre les différents événements qui se déroulaient, si nombreux et si rapides, pendant les vingt années qu'il joua les premiers rôles sur la scène du monde. Il était fataliste, comme on le sait, et il

avait pris l'habitude de lire, des pressages, des moindres événements. Souvent, aussi, il avait des pressentiments auxquels il ajoutait une foi aveugle, et il faut le reconnaître, l'événement lui donna bien souvent raison.

Que de fois, à bord du yalassou l'Orient qui le conduisait en Egypte, entouré de Monges, de Berthollet et autres savants, il posa la question de la vérité ou de la fausseté des pressentiments et de l'interprétation des rêves! Il ne voulait jamais, quoi que fissent ou disaient ces savants, se résoudre à croire que les pressentiments n'avaient aucune signification réelle pour l'avenir.

Ainsi, un peu plus tard, en Egypte, apprenant que la plus belle chaloupe de sa flottille du Nil, l'Italie, venait d'être prise par les Turcs et détruite après une défense héroïque de son équipage, il fut très frappé de cet événement et s'écria: «L'Italie est perdue pour la France! C'en est fait, mes pressentiments ne me trompent jamais.»

Son secrétaire, Bourrienne, lui faisant observer qu'il ne pouvait y avoir aucun rapport entre l'Italie et un petit bâtiment auquel il avait donné le nom de ce pays, rien ne put faire revenir Bonaparte de son idée. Mais, le plus curieux de l'affaire, c'est que ce pressentiment devait se réaliser sous peu. L'Italie fut, en effet, évacuée par les armées françaises après une série de revers auxquels mit fin, en 1800, le coup de tonnerre de Marengo.

Singulière coïncidence! Tandis que Bonaparte était, en Egypte, le pressentiment que l'Italie allait nous échapper, le général Joubert, que le Directoire venait de nommer au commandement de l'armée d'Italie, avait, de son côté, le pressentiment de sa mort prochaine.

Il était allé à Pont-de-Vaux, dans l'Ain, chez son père, pour la célébration de son mariage avec Mlle de Montholon. Les habitants de Pont-de-Vaux lui firent la plus brillante réception, et pendant le repas de noces, tirèrent les canons de la ville, douze pièces que l'amiral de Cour, enfant de Pont-de-Vaux, avait prises sur les Anglais devant Toulon. La salve tirée, Joubert remarqua tout haut que l'on a tiré le même nombre de coups que pour les honneurs funéraires rendus à un officier général tué sur le champ de bataille.

Tout le monde pâlit, car Joubert devait partir le lendemain même pour prendre le commandement de l'armée d'Italie; chacun eut la lugubre pensée que les coups de canon tirés en signe de réjouissance pour le mariage du jeune général avaient sonné son glas de mort. Et, en effet, à peine arrivé en Italie, Joubert fut tué par un des premiers coups de fusil tirés à la bataille de Novi.

Le général Desaix, le meilleur peut-être des généraux de la République, avait eu, lui aussi, le singulier pressentiment de sa mort. Revenu d'Egypte, il était allé directement en Italie rejoindre le premier Consul qui venait de franchir les Alpes avec l'armée de réserve, au grand Saint Bernard. La veille de la bataille de Marengo, il avait dit d'un air paisible, à ses aides de camp, Rapp et Savary: «Voilà longtemps que je ne me bats plus en Europe; les boulets ne nous connaissent plus, il nous arrivera quelque chose.»

Ce funeste pressentiment devait, malheureusement pour la France, se réaliser. Desaix était tué le lendemain, à la tête de ses troupes, d'une balle au cœur, par la décharge des grenadiers du régiment de Wallis.

Quand on a vu dans l'histoire, non pas un ou deux, mais quinze, vingt exemples de pressentiments que l'événement a vérifiés, on est en excusable état de croire; à la guerre, on devient facilement fataliste; aussi ne faut-il pas considérer comme enfantillage, chez Napoléon et chez beaucoup de militaires, le fait d'y avoir ajouté foi.

Le commandant Parquin, dans ses «Souvenirs et campagnes», cite un officier qui avait eu le pressentiment de sa mort la veille de la bataille de Wagram, pressentiment qui se réalisa et que le commandant rapporte en ces termes, aussi simples que dramatiques: «Mon cheval avait reçu dans le carré que nous venions d'enfoncer un coup de battonnette à l'épaule gauche, et comme je me retirais en arrière avec mon cheval boltois, je rencontrai sur mon chemin, se rendant à l'ambulance, le lieutenant Rhaul, qui m'avait pronostiqué sa mort la nuit dernière. Il n'avait qu'une blessure assez légère à la cuisse.»

«Et bien lui dis-je, vous voyez qu'il ne faut pas se laisser aller aux pressentiments.»

«C'est vrai, me dit-il, j'en suis quitte à bon marché; j'ai eu tort d'écrire chez moi la nuit dernière.»

«Ces paroles étaient à peine prononcées qu'un baccin de l'artillerie ennemie, arrivant par le haut de son colback, lui fracassa la tête et l'épaula d'un coup de feu.»

A cette même bataille de Wagram mourut l'illustre général Lasalle. Comme le lieutenant Rhaul, il avait eu le pressentiment qu'il y succomberait. Il avait jusqu'à, pris sa part, et sa bonne part, à plus de cent combats ou batailles.

Heureux entre tous, il n'avait jamais été blessé. Pourquoi, ce jour-là, une pareille idée? Pourquoi? Son aide de camp, le commandant Charles de Costlosqui, l'a dit bien souvent: Le soir du 4 juillet 1809, veille de la bataille de Wagram, Lasalle avait trouvé, brisée dans l'air, la pipe dont il ne se séparait jamais. Il avait une singulière coïncidence, le même accident était arrivé à son frondeur de rhum, dont il ne se séparait guère non plus; et quand il ouvrait la double boîte de vermillon qui renfermait le portrait de sa femme, et qu'il ne quittait pas plus que sa pipe et sa cave à liqueurs, le verre lui apparaissait fendu dans toute sa longueur.

Certes, Lasalle était loin d'être superstitieux; mais, devant cette série de petits accidents, bien naturels cependant en campagne, il ne put se défendre d'une impression pénible. «Demain, dit-il à son aide de camp, je serai tué.»

Et, dans cette pensée, il se mit à écrire son testament et l'envoya à l'Empereur en lui le commandant ses enfants. La bataille de Wagram était terminée lorsque Lasalle, poussé une dernière charge sur l'arrière-garde autrichienne, reçut une balle en plein front. Il tomba pour ne plus se relever.

lui fit augurer de la guerre. Mais n'est-il pas singulier de voir un homme de la valeur de Marbot attacher une signification à une rencontre aussi vulgairement banale que celle-là?

Un des grands cavaliers du premier Empire, Chamorin, avait reçu, le 24 mars 1811 en Espagne, l'ordre de se mettre en route le lendemain matin avec le 28^e dragons qu'il commandait. Il venait d'être nommé général, mais sa nomination ne lui était pas encore parvenue. Lui aussi s'était trouvé à maints combats avant d'arriver aux grades supérieurs; il avait eu bien des chevaux tués sous lui; jamais cependant il n'avait pensé que sa mort était prochaine.

Par un bizarre caprice, il passa une partie de la nuit à occuper de l'avenir d'une famille et à écrire son testament. Il ne se coucha pas. A la pointe du jour, en montant à cheval, il dit à M. de Saint-Avoise, adjudant-major, qui l'accompagnait: «J'ai rêvé que nous étions aux prises avec les Anglais, que je ne voulais pas me rendre, et que j'étais tué.»

Ce rêve se réalisa de point en point, et le pauvre Chamorin mourut de la façon qu'il avait prédite. Les Anglais, pleins d'admiration pour le courage extraordinaire qu'il avait montré avant de succomber sous le nombre, lui firent rendre les honneurs funéraires, comme s'il eût été un des leurs.

Il serait aisé de multiplier ces exemples de pressentiments justifiés ensuite par l'événement. Le général Duroc, grand-marchal du palais, qui fut tué le soir du combat de Reichensbach par le même boulet qui emporta le général Kirgen, bon officier du génie et beau-frère du maréchal Lannes, mourut lui aussi d'un coup de boulet, avant d'être annoncé à son frère et à Caulaincourt, duc de Vicence, qui n'a pas négligé de rapporter cette singularité dans ses Mémoires.

Le général Girard, qui fut fait duc de Ligny avant de mourir, avait eu un pressentiment semblable la veille de la bataille de Ligny, à ce que nous apprend l'auteur des «Souvenirs d'un combattant de Waterloo».

«Qu'est-ce donc, Girard? lui avait dit le prince Jérôme, en lui voyant l'air préoccupé.

«Rien, Monseigneur; c'est singulier, j'ai idée que demain je serai tué.»

«Allons donc! combien as-tu de blessures? Douze, Monseigneur.»

«Eh bien, quand on a reçu douze blessures au service de la France, on est immortel.»

Le lendemain, Girard se bat comme un lion, mais sa triste prédiction se réalisait: criblé de blessures, le héros encore plus que le duc de Ligny, il tomba et sa mort l'immortalisa.

M. A. Thirion, de Metz, dans ses «Souvenirs militaires», cite un exemple analogue survenu pendant la campagne de 1812; le soldat dont il parle, pris d'un tremblement subit, lui avait déclaré que, s'il ne quittait les rangs, il allait être tué sur l'heure. Tandis que son chef essayait de lui remonter le moral en lui démontrant l'invraisemblance de ce qu'il redoutait, un boulet perdu, arrivant de plein fouet, lui emporta la tête.

Pendant la guerre de 1870-1871, il fut donné de relever des faits semblables; certains officiers eurent également des pressentiments inexplicables, mais qui, exprimés devant des témoins dignes de foi et dont la véracité ne peut en aucune façon être mise en doute se trouvèrent ensuite justifiés par l'événement.

Je serai tué demain, disait le capitaine de Nerville, d'après un Café anglais avec quelques amis, dont le docteur Sarazin, la veille de la bataille de Champagne; je serai tué demain! Je choisis pour la dernière fois, ce soir, mon verre avec les vôtres.

Bah! quelle idée lui répondit-on.

Le lendemain, dès le commencement de la bataille, on apportait à l'ambulance du docteur Sarazin le cadavre du pauvre Nerville! Une balle lui avait traversé le corps, coupé l'aorte et brisé la colonne vertébrale.

Voulez-vous un autre exemple? Au siège de Strasbourg, M. Royer capitaine dans l'artillerie de la garde mobile, avait un bon lieutenant, M. Verenet, tué. Le capitaine Royer avait dit à ses canonniers: «Verenet est mort hier; demain ce sera mon tour, ici, à cette même place.» Le lendemain matin, effectivement, le malheureux capitaine était atteint de plusieurs éclats d'obus, tombait et mourait à la place et le jour même qu'il avait indiqué.

Et que l'on ne vienne pas dire que ces choses ont été inventées à plaisir ou arrangées après coup. Leur exactitude, leur authenticité absolues ne peuvent être contestées; elles sont relatées dans les livres les plus sérieux, écrits par des hommes qui ont été à la fois témoins et acteurs dans les événements qu'ils ont racontés, et qui avaient été assez fortement impressionnés par ces prédictions, si malheureusement réalisées, pour ne pas vouloir les laisser tomber dans l'oubli.

Maintenant, quelle explication donner à cette sorte de seconde vue, qui semble véritablement tenir du surnaturel? Est-elle même susceptible d'une explication? Je me borne, quant à moi, à enregistrer ces singularités; les expliquera qui voudra... ou qui pourra.

JOSEPH TURQUAN.

PALIDA LUNA

Jadis, le blond Phobus aimait Phobé la blonde; Et, dans les premiers jours de leur antique hyaline (mon), Entomble on les voyait tourner autour du (monde) Et suivre, au Ciel, un même et radieux chemin. Et puis le blond Phobus quitta Phobé la (blonde) Las de marcher près d'elle la main dans la (main), Il voulut être seul et jeter la ronde. Les flammes qui couraient en son cœur inhumain (main).

— Et c'est pourquoi Phobé, dès que le soir dése, Se leva lentement derrière la colline, Palé, de la pâleur des mortes et des lys:

Et, distillant ses pleurs dans l'herbe, perle à (perle), Regarda, sous le flot empoisonné qui déferle, L'infidèle tomber dans les bras de Thyphée. (Borelli).

CARNE LIQUIDA

(VIA NDE LIQUIDE)

Extracto Liquido

PIROGENO Y PEPTONIZADO

DEL

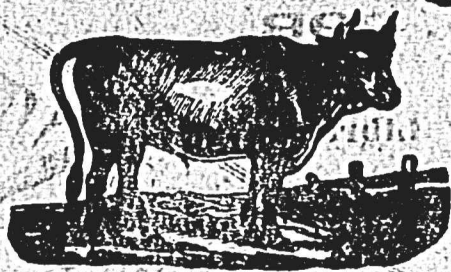
DOCTOR VALDEZ GARCIA

FABRICADO

VILLEMA Y VALDEZ GARCIA

DE MONTEVIDEO (AMERICA DEL SUR)

Calle URUGUAY Num. 175



EN VENTA

EN LAS MEJORES FARMACIAS

AGENTES GENERALES EN EL EXTRANJERO

G. Ortuño, Cangallo 1060, Buenos Aires.

R. Ayala, P. O. Box 3420, New York.

Gregorio Ortuño, Eizaza Campello, 8

Genova.

J. Michel, V. Elisabeth, 1 Vesinet-Paris.

Vicente Ferrer y Ca., Barcelona.

21, rue de la Harpe, París.

Medalla de oro Paris 1889--Medalla de oro Barcelona 1888

El mejor extracto de carne, sumamente agradable y el tónico más positivo y de más seguro y rápido resultado.

El más barato de todos los preparados de peptona, cada cucharada equivale a una costilla de vaca.

Sin rival para el lunch y para la preparación de salsas y caldos instantáneos.

La alimentación de los enfermos asegurada por grave que sea su estado y sin fatigar su estómago.

HOTEL DE PROVENCE

TENUE PAR

Auguste Gebelin

GRANDES COMMODITÉS POUR VOYAGEURS

On prend des pensionnaires à prix très mo

dérés.

Nourriture et logement 1 piastre 20 par

jour.

Salons pour familles—On porte à domi

cille.

A côté du Palais du gouvernement, à portée

de tous les tramways, près du Théâtre Solis.

Ciudadela 148 150, 152 ET 154

LA REVOLUCION ECONOMICA

SASTRERIA

EGIDIO INTROZZI

La maison vient de recevoir un grand assorti

ment de draps bien choisis pour la saison d'é

té. Elle confectionne des costumes sur mesure

depuis le prix de 12, 14, 16 et 18 piastres

chaque costume complet.

238--CALLE RINCON--240

(Entre Juncal et Cerro)

MONTEVIDEO

Aviso al Público

AL PROGRESO DE PARIS

DE FRANCISCO VALENTE, A. NAVARRETTI, B. T.

Gran taller mecánico, y p

ulimento a vapor, casa única en el

pais por la economía y la com

petencia en los trabajos siguien

tes:

Renovación de bronce de arte

antiguos y modernos, adornos

de sala, arañas de gas y de pla

mas, camas, bronce, doradas y

plata, níquel, algalva, algalva

plástico y otros sistemas de oxi

dación especial sobre todos me

tales, composuras de lámparas

de todas clases y sistemas, lora,

crisoles, colocación y composu

ras de campanillas eléctricas, se

placa para todos metales en los

colores diferentes, se retocan es

tatuas de metal de ferrucla de

dentadura como acero de fabrica

especialidad para doñar o pla

car ornamentos de iglesias.

Advertencia

Todo trabajo que reciba la casa se fijara el plazo de 3

meses para retirarlo, y pasado dicho tiempo no se aten

dara reclamo alguno.

Casa Principal: 18 de Julio

núm. 464

Sucursal: Calle Colonia 101. Teléfono La

Cooperativa 455 y 580.

Marie Lopez

Domicilio rue MALDONADO 257

(achetouse d'articles de mode). Est prié e

de passer pour affaire qui la concerne rue

San José 100b ou Sarandi 257. Maisons

de modes et nouveautés pour chapeaux

et capotes de dames et enfants. Confe

ction et réparation, à la maison mère:

APARICION DE LA MODA

SAN JOSE 100B

J. S. Gonthard.

Restaurant du Panier Fleuri

237--JUNCAL--237

TENUE PAR MME. GRACIANA INCHAURICETA

Déjeuner à prix fixe 4 réaux.

Diner 5 4

A la carte 6 centésimos [s'x sous]

le plat.

WILLIAM MEIKLE Y CA.

64--CERRO LARGO 64--MONTEVIDEO

Grandes depósitos de instrumentos

DE AGRICULTURA

SEGADORA ATADORA DE HORNSBY

La Trilladora y Motor Hornsby

INTRODUCTORES DE: Fierros de todas clases, para

herreros, carpinteros, etc. etc. como tambien

trantes y vigas de fierro para construcciones

Azulejos, Inodoros, tierra romana, etc.

Alambre para cercos, de acero y de fierro patente y media patente—Alambre galvanizado

para telégrafos—Estiradores y piques de fierro. Fierro galvanizado para techos, idem liso.

Zinc de todos los números.—Caballetes, tornillos, clavos y rosetas galvanizadas—Flejes de to

das clases.—Hoja lata de todas clases y tamaños.—Ollas de tres pies, ollas y cacerolas estaña

das.—Moldes sencillos, reforzados y remachados.—Loza piedra, abrada.—Porcelana, vidriera y

cristeria.—Ceniza de soda.—Soda cáustica y variado surtido de artículos

Unicos agentes en el Uruguay de las máquinas y colas, industriales, etc. etc.

Hornsby y Sons de Grantham, Inglaterra.

Portland marca legítima CACODRILLO.

LOS POLVOS DE FISON para bañar las ovejas, dan

brillo y mejoran la lana, pueden ser usados en verano o en

invierno.

AUX VITICULTEURS

Greffes vos vignes sur Rupestris ou Riparia seul moyen efficace contre le Phylloxera et la Goutte à Colom

possibilité de 20 cuadrados de Plantes mères et une grande quantité de ces espèces les plus pures et les plus résistan

tes au Phylloxera, et peut disposer d'un million (1.000.000) de plants pour la saison prochaine.

On peut visiter les plantations, et se rendre compte des avantages que l'on trouvera en achetant ici, des plantes

saines et fraîches, sans risque d'en perdre aucune, d'une pureté garantie et à meilleur compte que celles d'Europe, e

A 20 le mille pour les plantes en racine.

A 12 le mille idem les sarmants.

LEGATION DE FRANCE

LISTE DES PERSONNES DE NATIONALITÉ OU D'OR

gine française QUI AURAIENT INTÉRÊT À RECE

voir ou À FOURNIR DES RENSEIGNEMENTS À LA LÉ

gation.

Mon evideo, Novembre 9 1891.

Audap (Pierre).—Autchisky.

Beaupuy frères.—Bourdel (Pierre).—Berard

(André Alexandre).—Benavides (Victor).

Cesimil (Pierre).—Cousté (Marie).—Cazassus

(Lucien Libe).—Caulissens (Poumarou J.).

Caumont (R.).

Dupuy (Girons).—Dugenne (Alexandre Eu

gène).—Dautier (Emile Amédée).—Doat (Jean

Baptiste).

Escutary (Joseph).—Eidozintey. Etchart

(Jean).—Etchebarno (P.).

Frère (Eugène).

Gasc (Jean François).

Hoël (Felicienne Emile).—Haramburu.

Jacquet (Emile).

Keromes (François).

Lons (Laurent).—Lacave (Désiré Martin).

Larrey (Eugène).—Lamotte Min. née Agathe

Pouilly. —La fargue (Félix).—Lacoste (Pierre).

Noël Min. —Nogaro (André).

Oger (Gustave Ferdinand).

Palet (Charles).

Roday (Pierre).—Reginensi (Joseph Félix).

Rolin (Melanie).—Rousseau (Almède épouse

Rossignol).—Rouillon (Auguste).

Saubiran (Mlle).—Santurio (Marcelino).

Taillade (Jean Baptiste).—Thoinon (Josi

phine).

A. B. Saint Chaffray,

Ministre de France.

Manuel R. Alonso ESCRIBANO

PUBLICO

Calle 18 de Julio n.º 72 (altos).

VERMOUTH-ANTI-ANÉMICO

URUGUAYO

MARCA REGISTRADA

1891

1893

Del doctor Ochoa

COMPUESTO DE EXTRACTO DE CARNE, JUGO DE UVA

QUINA, CANELA, NARANJA Y VALERIANA—CON

PRIVILEGIO EXCLUSIVO DEL SUPERIOR GO

BIERNO.

Es incomparable a la leche y coñac

después del baño y antes de cada comi

da; sobre todo para las señoras y niños.

Una copa de las usuales para el Opor

to contiene mas de sesenta gramos de

urno.

El prospecto que cada botella lleva, in

dicadas sus virtudes.

Se vende en los establecimientos bal

nearios y principales farmacias. Depósi

to general Llaguno Hermanos calle Rin

con n.º 178 y Damarchi Parodi y Cia

Cerrito 274.

Le Docteur Baena

A transferé son cabinet de consultation à la

calle Sarandí n.º 210—Heures de 1 à 3 p.

P. S. N. C.

PACIFIC STEAM NAVIGATION COMPANY

Linea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio

de la Plata y el Pacifico

Salidas sujetas a modificación

EN VAPOR PAQUETE INGLÉS

SORATA

Capitan: G. E. P. COOK

Saldrá el 9 de Enero de 1895

Para Rio Janeiro, Bahia, Pernambuco, Lis

boa, La Pallice, (La Rochelle) Plymouth y

Liverpool.

GRAN REBAJA EN LA TARIFA DE PASAJES

PASAJES A VIGO EN 3.ª CLASE \$ 30.00 LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA

A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis a los pasajeros

Los vapores que salen de este puerto el 13 de Abril de 1895 y el 11 de

Mayo de 1895, irán directamente a Lisboa, Vigo, La Pallice, Plymouth y

Liverpool, sin tocar en el Brasil.

Durante la estación de cuarentena para las procedencias del Brasil, la compañía

despachará mensualmente un vapor directamente desde Europa para el Rio de la

Plata.

La Compañía expide pasajes para:

Vigo, Carril, Coruña, Ferrol.

Rivadeo, Gijón, Santander, Bilbao.

Todos los vapores llevan médico y mucaña, están iluminados a luz eléctrica y

provistos de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.

WILSON SONS Y Ca. LIMITED

AGENTES EN

MONTEVIDEO Calle 25 de Mayo 214

BUENOS AIRES Reconquista 365

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San

Vicente C. V.

Banque Française--L. B. Supervielle

232--RUE 25 DE MAYO--231

AGENCE A BUENOS AIRES RUE PIEDAD 309--311

La Banque émet des traites à terme, à vue et télégraphiques, sur toutes les places d'Europe,

Sur Buenos Ayres, Rosario, Rio de Janeiro, et ports du Brésil.

Service spécial par la poste sur tous les points de France, Italie,

et Espagne. Vente et achat de billets de Banque Argentine,

Brésilienne, Française, Anglaise et de la Banque Nationale

LA BANQUE émet des lettres de crédit, achète et vend toute classe de fonds, publics, titres o

cédu es, etc., et les reçoit en dépôt pour l'encaissement des coupons et dividendes,

fait des avances sur tous les fonds cotés à la Bourse.

Service Télégraphique spécial

FIL DIRECT ENTRE

Montevideo et Buenos Aires

Achat et vente d'or et de titres

Paiements et encaissements sur les deux places (Par fil télégr. unique direct)

Et toutes opérations de Banque

La Banque est ouverte les jours fériés de 9 h. a 11

du matin.

GRANDS VINS DE CHAMPAGNE

VICTOR TUOT & Cie

REIMS

Unicos representantes en las Repúblicas Oriental

y Argentina, A. Beduchaud é hijos, calle Ciudadela

esquina Paraná. Depósito para venta por Mayor y

Menor, PABLO BEISSO, calle Uruguay números

16 y 18.

JULES MARY 101

LES ENFANTS MARTYRS

TROISIEME PARTIE

An bord du crime

Le médecin l'observait, très attentif. Il avait

même pris les mains de la convalescente et les

gardait dans les siennes.

—Et maintenant, dit-il, ce sont d'autres sou

venires moi... ça va?

—Oui... oui oui, ils me reviennent en foule.

—Laissez parler votre cœur. Je suis votre

ami...

—Vous êtes bon, Monsieur Harmand.

Elle resta un moment silencieuse, puis mur

mura:

—Oui, tout cela est triste. Ma pauvre tante

me l'avait prédit... Si je l'avais écoutée, pour

tant! Elle ne voulait pas de ce mariage. Je me

suis mariée... Je croyais que mon mari m'ai

rait... Hélas! il n'aimait que la fortune que

ma tante me destinait... Oui, oui, je me sou

viens... La mort de ma tante... l'époplexie...

le matin même du jour où elle devait faire en

notre faveur son testament... Les paroles cruel

les de mon mari... la ruine... Richard ren

voyé de chez son patron... son ambition...

notre départ pour Paris... Oh! Paris! Paris

la ville où j'ai tant souffert... Pourquoi ne

suis-je par morte.

—Elle se mit à pleurer.

—Tout cela est passé, n'y songez plus dit le